

LA CHASSE À TAYNINH (1893-1894), par Lucien Roussel

LA CHASSE EN INDOCHINE
(*L'Impartial*, 13 mars 1920, p. 6, col. 6-7)

Chasse aux chiens courants à Tayninh
Chevreuils roux et sangliers

Installé depuis peu à Tayninh, je n'avais pas tardé à lier connaissance avec tous les Français du poste et à être accueilli comme compagnon dans un groupe de sept à huit chasseurs expérimentés habitant depuis plusieurs années la province et en connaissant tous les bois. À la première chasse aux « man » (chevreuil roux des Indes) à laquelle je fus convié, je fus assez heureux pour abattre, avec un fort mauvais fusil Lefauchaux à broche, du calibre 24, deux chevreuils, dont un fort jeune, il est vrai. Il n'en fallut pas davantage pour me faire apprécier de mes nouveaux amis comme un tireur acceptable, capable de jouer sa partie dans les chasses futures. Je fus, dès lors, assidûment de toutes leurs chasses aux chiens courants.

L'un des membres du groupe, garde d'artillerie, du rang de capitaine, chargé de la surveillance et de l'entretien du blockhaus ou fort de Tayninh, était admirablement pourvu de chiens courants et de chiens couchants.

Excellent tireur, connaissant admirablement la contrée qu'il habitait depuis douze ans, il consacrait tous ses loisirs à la chasse, dans laquelle il était passé maître. C'est à lui qui fut généralement confiée la direction de nos chasses. Les matinées des jeudis, dimanches et jours fériés étaient, de tradition dans le poste, consacrées à la chasse dont le point de rendez-vous et le théâtre variaient constamment. Nulle contrée de Cochinchine n'offre, en effet, aux chasseurs, à ce point de vue, plus de choix, sans les obliger à s'éloigner à plus de six kilomètres de la ville. Autour de la ville même, à quelques centaines de mètres, abondent encore les endroits boisés, où la chasse est presque toujours fructueuse. Ceci explique pourquoi les bons chasseurs ont toujours été nombreux à Tayninh. L'immensité des forêts giboyeuses qui couvrent cette province assure et assurera toujours un renouvellement constant des gibiers de toute sorte, malgré le massacre qui s'en fait en toutes saisons.

Pendant les six mois que je séjournai à Tayninh, de décembre 1893 à juin 1894, il nous est rarement arrivé, à mes amis et à moi, de rentrer bredouille, mais bien souvent, au contraire, avec trop de gibier. Tous les Européens qui ont vécu quelque temps à Tayninh pourront affirmer qu'il s'y tue chaque semaine tant de bêtes sauvages que les hommes de la compagnie d'infanterie coloniale stationnée au fort mangent plus souvent du cerf et du chevreuil que de la viande de bœuf. Les chasseurs ont, en effet, pour habitude de faire profiter tous les Européens de la ville du gibier abattu par eux ; de cette manière, tous peuvent en manger à leur tour, et, d'autre part, les pertes de gibier sont évitées dans la plus grande mesure. Parmi toutes les chasses auxquelles j'ai participé, je n'en citerai succinctement qu'une seule.

Un jeudi matin, vers quatre heures et demie, nous partions cinq, emmenant avec nous trois relais de deux bons courants de grand pied. Nous nous dirigeâmes vers l'endroit appelé Lap-Vô par les indigènes. Dès l'aube, soit vers cinq heures, le premier piqueux, avec deux chiens couplés, fit les voies et nous sonna bientôt un chevreuil, sur la rentrée fraîche duquel il avait donné avec certitude ses deux excellents lanceurs et

meneurs. Nous prîmes rapidement nos places pour garder, en lisière du bois, les sorties les plus favorables ; nous étions distants les uns des autres de cent à cent cinquante mètres environ, soigneusement appuyés contre la brousse, et dissimulés de notre mieux, immobiles, l'oreille aux écoutes et le fusil prêt.

Les deux chiens lanceurs n'avaient pas tardé à lever la bête et, maintenant, ils menaient chaud. Comme il arrive souvent au début de chasse, le man poursuivi se faisait battre dans le bois, rusant et finassant avec les chiens, sans se décider à prendre parti. Le hasard de ses randonnées multiples vint faire, sans doute, passer les deux chiens, aboyant à pleins gorges, près d'un épais fourré sous bois, repaire de sangliers. Ceux-ci, effarouchés, déboulèrent bientôt en lisière du bois, à l'endroit même où se trouvait en réserve le deuxième piqueux avec les deux relais de courants. Ces derniers, à la vue de la harde qui dévalait près d'eux, s'échappèrent des mains de l'indigène et se précipitèrent follement sur la voie des sangliers les serrant de si près que la harde, comprenant la mère énorme et dix marcassins, passa en trombe, mais à découvert, en arrière et à quelques mètres de la ligne que mes amis et moi, formions en bordure du bois. La tentation fut trop forte pour nous et, sans égard pour la chasse au chevreuil commencée, nous saluâmes le passage des porcins de dix coups de fusil ; la mère et six marcassins gisaient sur le sol, et les quatre énergiques courants poursuivaient avec acharnement les survivants dont ils étranglaient encore deux. Pendant que mes amis et moi nous nous félicitions de cette aubaine inattendue, nos deux premiers chiens lanceurs n'avaient pas abandonné la voie de la bête de chasse, un man, nous l'avons dit. Les coups de feu semblaient, au contraire, avoir stimulé leur ardeur, car, peu de minutes après, le chevreuil exaspéré prenait parti et venait déboucher à l'extrémité de notre ligne, entre deux de mes amis qui l'arrêtaient sans peine.

Notre chasse avait, en réalité, duré une demi-heure à peine et nous étions forcés de nous en tenir là pour ce jour, nos voitures suffisant à peine à transporter nos victimes.

Nous fîmes à nos six bons toutous les honneurs de la curée chaude, ils se repurent, sans en venir à bout, comme bien on pense.

À sept heures et demie, nous étions de retour à Tayninh.

Chasse aux coqs et poules sauvages à Tayninh

En dehors des jeudis et dimanches matin, réservés à la chasse aux chiens courants, il était bien rare que je laisse passer un jour sans aller faire au moins un tour d'une heure ou deux dans la forêt qui avoisinait la ville, à soixante mètres du fort. Je me livrais alors à la chasse à la surprise, sans chien. Chaussé de souliers de toile très légers ou d'espadrilles à semelles de cordes, je me glissais sans bruit dans les sentiers et sous le bois, attentif au moindre bruit et l'œil chercheur. Foncièrement chasseur, comme je le suis, j'éprouve encore pour ce genre de chasse un attrait passionnant, car elle est en réalité instructive et naturelle chez l'homme. Elle exige un peu de finesse, beaucoup de patience, la connaissance des habitudes du gibier et celle de la forêt. Elle procure souvent des émotions inattendues dans les forêts tropicales, émotions qui ont un charme puissant et qui se terminent souvent par de grandes joies, récompenses du sang froid dont on a su parfois faire preuve. C'est, au surplus, la meilleure école pour l'homme appelé à vivre de longues années dans ces pays et forcé d'y organiser son existence par ses propres moyens.

Les observations incessantes qu'il lui est donné de faire, au cours de nombreuses promenades en forêt et en région sauvage, l'arment beaucoup, j'en suis convaincu, de même que les péripéties par lesquelles il doit passer l'aguerrissent et la trempent solidement pour l'atter dans la vie.

Les circonstances m'avaient placé à Tayninh, sur un terrain éminemment favorable. Le gibier le plus varié, les oiseaux les plus divers, coqs, poules, paons et faisans, abondaient à l'époque dans les bois.

J'appris, petit à petit, les mœurs des bêtes que je convoitais, afin de mieux réussir dans ces chasses.

En ce qui concerne les gallinacés, il m'arriva d'abord de surprendre à l'improviste, en marchant à pas de loup, des coqs et des poules, occupés à picorer des graines ou des insectes, mais j'arrivai vite à tirer parti de leurs habitudes journalières observées avec soin.

C'est ainsi que je réussis souvent à faire de beaux coups de feu sur un poulailler entier, dont le refuge nocturne m'avait été signalé la veille au crépuscule par le chant du coq rappelant sur un arbre toutes ses poules disséminées dans la forêt. En me transportant le lendemain matin, avant l'aube, à proximité de cet arbre et en me plaçant sans bruit à l'affût, j'avais de grandes chances pour assister au réveil de la troupe ailée et à sa descente à terre. Profitant du moment où coq et poules formaient un groupe assez compact, j'ai réussi plusieurs fois à tuer sept pièces d'un seul coup, mais, plus souvent, deux ou trois pièces seulement.

En une demi-heure de patience, ma chasse était faite et je rapportais un succulent gibier, le plus apprécié des Européens. Ce procédé est le meilleur à employer pendant la saison des pluies, où tous les gallinacés se tiennent alors dans la forêt. Tandis qu'à la saison sèche, soit de décembre à avril, le chasseur peut aisément tirer poules et coqs ainsi que les paons, en les surprenant le matin avant huit heures et le soir à partir de quatre heures, dans les rizières récoltées situées à proximité des bois.

Lucien ROUSSEL.
